# diagonales

# Le Grand Nègre Alexis

Jacques Stéphen Alexis dont le père est Stéphen Alexis, journaliste et auteur de *Nègre masqué*, est venu au monde aux Gonaïves le 22 avril 1922. Romancier, neurologue, théoricien, il a collaboré avec différentes revues, fait la rencontre de Jacques Roumain en 1940, a adhéré au Parti communiste haïtien et a fondé *la Ruche*, un journal d'opposition. Pour échapper aux persécutions politiques, le jeune Alexis est parti en France, encouragé et soutenu par Pierre Mabille, directeur de l'Institut français d'Haïti à l'époque, où il a fait des études de médecine et publié son remarquable premier roman en 1955, *Compère général soleil*. En 1956, il a participé au Premier Congrès des écrivains et artistes noirs à La Sorbonne, où il a présenté une conférence sur le « réalisme merveilleux des Haïtiens ». En 1959, il se rend à Moscou, invité au 30e congrès de l'Union des écrivains soviétiques, puis en Chine où il a été reçu par Mao Tsé-toung. En 1961, pour avoir osé dire NON au totalitarisme, à l'exploitation, à l'injustice, il s'est fait lâchement assassiner par le régime de Duvalier.

*Mais les braves gens n'aiment pas que*
*L'on suive une autre route qu'eux*

disait Brassens.

L'homme à lui seul portait l'âme et l'espoir de tout un pays, de toute la Caraïbe, on pourrait même dire de toute l'Amérique latine. Pourquoi pas. Il le demeura jusqu'à la fin. Et comme tous ceux qui se respectent, il refusait de flancher, d'être à genoux, de pactiser avec l'absurde, l'inacceptable. Tous ceux qui font de leurs certitudes des limites infranchissables, qu'il ne faut pas ébranler, remettre en question.

*Il était le meilleur de nous tous*.

Toute son œuvre, de *Compère général Soleil* à *Romancero aux étoiles* en passant par *l'Espace d'un cillement*, est un doigt d'honneur brandi, un chant contre le désespoir, l'(in)différence, les convenances, les conformismes et la facilité. Il ne le faisait pas à partir de cahiers de charges.

La justesse verbale et de la langue ici a atteint son point culminant. Une parole digne, humaine, résonnant des plus profondes réalités populaires et mythiques d'Haïti. Un cri d'une incroyable force, d'une puissante beauté contre les injustices et les inégalités dont est victime l'Humain. Un questionnement sur sa condition, ses rapports avec lui-même et avec son entourage. Florence, sa fille – à qui l'auteur a dédié une magnifique lettre dans laquelle il lui demande de ne jamais laisser rouiller son intelligence, parce qu'un « être humain, ce n'est pas que

Courtoisie archives familiales du Fonds Jacques Stéphen Alexis

seulement des bras, des jambes et des mains » –, est du même avis et l'a écrit dans la préface de *l'Espace d'un cillement*.

À la manière de Márquez, d'Amado, dans son réalisme merveilleux ou magique dont Carpentier est le chef de file, Jacques Stéphen Alexis place l'Humain dans un sauvetage collectif au cœur de son œuvre. Selon Frankétienne, sa réussite repose sur cette symbiose entre

le fait esthétique et le fait politique dans son œuvre. Dans nos sociétés, cette parole reste encore à l'état de quête. La dictature, l'occupation, l'exploitation des plus pauvres par les plus riches, les clivages socioculturels, la gauche qui ne cesse d'être une droite masquée, *l'antichambre du fascisme*. L'hégémonie de la culture du même. Un leitmotiv macabre qui attire tout dans ses courants.

Les essais critiques consacrés à l'œuvre de Jacques Stéphen Alexis sont peu nombreux en Haïti ou méconnus. On peut citer par exemple les textes de Maximilien Laroche, Georges Castera, René Depestre, Jean Jonassaint, Claude Souffrant…

Dans son livre *la Passe du vent*, Éric Sarner mène toute une enquête sur la mort tragique de Jacques Stéphen Alexis. L'écrivain haïtien Lyonel Trouillot a emprunté pour son dernier roman le titre du message de vœux publié par Alexis en 1957 dans *les Lettres françaises* : *la Belle Amour humaine*.

*Jacques Stéphen Alexis, quel itinéraire* est un essai d'Eddy Arnold Jean dans lequel il nous présente l'univers romanesque de l'auteur, son réalisme merveilleux. Un hommage lui a été rendu par des écrivains et critiques littéraires haïtiens et étrangers dans le premier numéro de la revue *IntranQu'îllités* fondée par James Noël.

Un colloque a été organisé par le PEN-Haïti sur l'œuvre de l'écrivain et l'action du militant qui, il faut le souligner, a participé aux événements qui ont conduit à la chute du dictateur Élie Lescot en 1946. De telles initiatives, on ne peut que les encourager.

Il est urgent de lire Alexis, de le relire.

Pour ma part je n'ai qu'à lui dire merci de m'avoir appris que toutes constructions sont vaines si elles ne passent pas par celle de l'être.

**Makenzy Orcel**

Né en 1983 à Port-au-Prince.
Il écrit son premier roman *les Immortelles* après le séisme du 12 janvier 2010 (Mémoire d'encrier, 2010 ; Zulma, 2012).
Dernier ouvrage paru : *les Latrines* (Mémoire d'encrier, 2011).

# Un legs à travers le temps

**Extraits de la rencontre entre Florence Alexis et Dany Laferrière, animée par Dominique Obas lors du café littéraire belgo-haïtien organisé par l'ONG Coopération par l'éducation et la culture (CEC) le 12 mai 2012, au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles.**

**Florence Alexis :** Il y a une trentaine d'années, quand ma mère m'a amenée à l'âge adulte, elle m'a remis un dossier. Dans ce dossier, il y avait tous les papiers qui concernaient mon père, notamment les contrats d'édition, toutes les relations avec la maison Gallimard, qui avaient été très étroites du vivant de mon père mais, à la fin, très orageuses à partir du moment où il a disparu jusqu'au moment où il n'y avait plus personne pour gérer ce patrimoine. Des relations étroites et en dents de scie.

J'ai hérité de ce dossier et je me suis aperçue très vite que les romans d'Alexis n'étaient plus disponibles. On trouvait les quatre livres qui avaient été publiés dans la prestigieuse « Collection blanche » chez les particuliers, chez les vieux passionnés, chez les amoureux de la littérature haïtienne, chez les Haïtiens qui avaient pu sauvegarder leur bibliothèque. Celle de mon père a été détruite par Papa Doc ! Elle a été saisie peu après son arrestation et elle a été emmenée en camion, on n'a jamais su où elle était partie, y compris les premiers cahiers de poésie qu'on aimerait bien retrouver et lire aujourd'hui et puis des projets de romans ou des romans presque finis comme *l'Étoile absinthe* qui était la suite de *l'Espace d'un cillement*.

Je me suis rendu compte qu'il était très important que la génération suivante puisse à son tour découvrir les livres et la seule manière était de veiller à ce que tout soit réédité. Les livres de la « Collection blanche » étaient dans des bibliothèques publiques ou privées et les exemplaires qui n'avaient pas été vendus avaient été passés au pilon. Donc, j'ai commencé un long chemin qui a duré plusieurs années, qui m'a amenée en 1982, pour l'année de son soixantième anniversaire, à rééditer *Compère général soleil*, en maintenant le lien avec Gallimard qui était aussi très important.

Or, ce qu'il faut savoir, c'est que mon grand-père, Stéphen Alexis – mon père s'appelait Jacques Latour Alexis, mais il a repris le nom de son père comme prénom de plume, comme une bannière –, était historien. Il avait eu lui-même une vie extrêmement mouvementée, notamment par la vie politique haïtienne, y compris dans l'exil, où il est mort. Avant sa mort, il a publié un livre sur Dessalines qui s'appelait *Dessalines* : un sujet qui est si difficile à aborder, que tant évitent. On l'appelait le *« black liberator »*. Le livre a été publié en anglais, le manuscrit français ayant été perdu, et je savais que ce manuscrit avait été proposé par Stéphen Alexis à la maison Gallimard avant la guerre et que celle-ci l'avait refusé. Et donc, quand mon père envoie *Compère général soleil* par la poste à Gaston Gallimard, il avait un double défi. D'une part, le roman, qui va être très bien accueilli tout de suite. C'est vrai que c'est de la grande littérature et de la très belle écriture. Mais cet envoi était également un rappel parce que le livre de son propre père avait été refusé.

**Dany Laferrière :** Le père Stéphen Alexis a écrit un roman, *le Nègre masqué* qui résumait les émotions de la période de l'occupation américaine, qu'on appelait « la génération de la gifle ». Il a été ambassadeur à Londres, d'où le surnom de « Sir Stéphen »…

**Florence Alexis :** Et à Paris également.

Donc, au bout de ce chemin, cela a été pour moi la vraie rencontre avec mon père. C'est l'âge où j'ai pu notamment découvrir la lettre qui est à l'origine de toute notre mémoire et de notre présence ici [la lettre à Florence Alexis, voir page 42]. Pour écrire une préface que me demandait Gallimard, que j'ai eu beaucoup de mal à écrire, je me suis plongée dans tout ce vieux dossier.

Il y avait notamment des cartes postales. Mon père, à partir du moment où il est parti dans ce voyage qui

l'a mené à la mort, au débarquement de Cuba en 1961, m'écrivait des cartes postales de partout où il allait. J'ai reçu des cartes postales de Pékin, de La Havane, de Prague, du Havre, du Mexique, de partout. Et dans ces cartes postales, j'ai retrouvé tous les petits cailloux que mon père m'avait laissés, à un âge où je savais à peine lire, et qui étaient faits précisément pour le moment où je m'y attaquais.

Ce qui est très beau dans cette lettre, c'est que c'est un legs mais qui est lancé à très longue échéance et quand il écrit, il sait très bien que je le lirai au moment où je serai prête à le lire. C'est exactement ce qui s'est passé, à un moment où j'étais prête à le lire, à l'entendre et à le comprendre. Ce legs lancé à travers le temps, je le prends au vol au moment où je vais lire ses trois livres et que je me dis que la jeunesse haïtienne va les trouver en livres de poche pas chers, pour qu'il y ait une nouvelle génération qui découvre Alexis.

**Dany Laferrière :** On n'a pas eu les lettres mais on a eu les livres. Je me souviens de la première lecture que j'ai faite de *Compère général soleil*. D'abord le titre, je pense que c'est le seul titre qui pourrait se placer en face de *Gouverneurs de la rosée*.

Et c'est vrai, le mot « soleil » est un mot fondamental – dans la culture haïtienne dejà –, beaucoup de chants sacrés du vaudou font appel à « soleil… soleil… ». C'est fondamental pour un pays tropical. Dans le « compère », on voit l'origine communiste. Grâce à dieu, il ne l'a pas appelé *Camarade* ! Il y a des liens, une grande partie de l'œuvre se trouve dans ce titre *Compère général soleil* : « général », on connaît chez Alexis, on a vu le ton de sa lettre [à François Duvalier, voir page 88], c'est une lettre épique, si l'on peut dire, il y a du Dumas, il y a aussi de la révolution haïtienne et aussi de la culture haïtienne. Tout à l'heure, vous disiez combien Duvalier aimait la proximité avec les arts et il était impossible à l'époque d'être président d'Haïti sans avoir un lien avec les arts. Donc, il y a ce « général » qui est dans la tradition de l'indépendance haïtienne, le « compère » qui peut devenir aussi « camarade » selon les idéologies politiques et puis le « soleil » qui est vraiment le dieu d'Haïti. Je me souviens de mon impression extraordinaire, parce que c'était peut-être un des premiers romans haïtiens où je ne me sentais pas mieux que le livre. C'est terrible pour un jeune homme et je savais que j'étais libre parce que je lisais quelque chose de plus fort que moi. Et j'étais très impressionné par l'assurance de l'écrivain, l'ampleur de sa phrase, et presque l'insolence de son saut périlleux. J'étais étonné, ravi, bouleversé.

Mais j'allais être ébahi complètement par le second que j'ai lu, *l'Espace d'un cillement*. D'abord par la force narrative du roman. C'est un roman sur les cinq sens. Chaque chapitre est un sens. L'histoire est très simple. C'est un homme, un ouvrier qui s'appelle El Caucho, qui marche

en sautillant comme un caoutchouc, il a cette allure, comme ça, séducteur. Et il y a un bordel qui s'appelle le Sensation Bar où se retrouvent des jeunes prostituées surtout d'origine cubaine. Dedans se trouve La Niña Estrellita. C'est comme une comédie musicale américaine. Mais la langue est magnifique. Quand on lit le chapitre sur l'ouïe, on entend, parce que dans un bordel, il y a beaucoup de sonorités musicales, il y a la musique, les sons des plats parce qu'on y mange, les sons des voix parce qu'on y parle. On y parle espagnol et naturellement Alexis aimait beaucoup l'espagnol. La vue, des descriptions de paysages intérieurs comme de paysages extérieurs… C'est un morceau de bravoure, un tour de force et tout cela raconté de manière très simple, avec beaucoup de dialogues donc très très bariolé. Alexis, j'ai toujours dit que c'est un nouveau riche : il met tout ce qu'il a. Je me souviens que ce qui m'avait frappé le plus, c'est la connaissance, non seulement de l'histoire haïtienne, mais des choses, des objets, des arbres, des fleurs. Il avait une connaissance de l'espace haïtien qui manquait dans la littérature haïtienne. Un savoir, voilà, pas seulement un art. Il prenait la peine d'apprendre et je voyais tout ce moment-là, toute cette musique-là. J'étais ébahi. Alors tout ça, ce sont les cartes postales que nous avons reçues.

**Florence Alexis :** Pour *l'Espace d'un cillement*, j'aimerais ajouter que, comme la plupart des gens de notre génération, c'est le roman qui nous a frappés. Dans l'histoire de la littérature, le grand coup de tonnerre, c'est *Compère général soleil* qui est effectivement un roman magnifique, qui a une entrée en matière importante, stupéfiante, ébouriffante.

Mais le roman qui nous parle le plus, c'est *l'Espace d'un cillement*. Ce qui m'a touchée, époustouflée, c'est cette espèce de *crescendo* sensoriel. Tu dis bien que chaque chapitre est un sens mais il choisit l'ordre des sens de manière extrêmement précise, ce qui l'amène, puisque c'est une histoire d'amour, au sens du toucher. Le toucher est le dernier chapitre. En toute logique, il y a un *crescendo* sensoriel, un feu d'artifice de la langue et de la manière de formuler ça. On sait bien, vous êtes des écrivains, vous êtes censés maîtriser l'expression de choses sur lesquelles nous avons du mal à mettre des mots. C'est une des missions de l'écrivain. Mais là il s'agit de perceptions. Et il arrive vraiment à approcher les perceptions. N'oublie pas que mon père était neurologue et ça, c'est très important.

Mes parents se sont rencontrés à Paris. Ma mère est française, enfin moitié française, moitié espagnole. Mon père étudiait la neurologie. Il était arrivé à Paris avec un diplôme de médecin. Entre parenthèses, quand on était médecin diplômé d'Haïti, on avait une équivalence de diplôme en France, on pouvait entrer directement en spécialité. C'est rappeler ce qu'ont pu être les cursus scolaires et universitaires en Haïti à l'époque, et gratuits. Quand on lit *l'Espace d'un cillement*, il y a toute une partie de son travail de médecin qu'il met au service de son travail de romancier, par la manière de traiter des perceptions et de les approcher au plus près. Il y a notamment quelques pages que je lis et relis avec plaisir qui sont un certain éloge de la nervosité. Tout au début, La Niña Estrellita est un personnage très déchiré, en rupture et en souffrance. Elle a des moments où elle est avalée par l'angoisse. Il décrit ses crises avec une grande précision, pas de façon clinique, mais de façon sensible, et au cours de ces descriptions, il montre à quel point il est fasciné, à quel point pour l'écrivain, peut-être, les gens nerveux sont extraordinaires, parce qu'ils captent plus que les autres, parce qu'ils réagissent plus que les autres.

Pour parler de Jacques Alexis « plus intime », il a été à la fois, évidemment, le compagnon de ma mère pendant plusieurs années, mais il a été très proche de toute la famille de ma mère. Il y a dans les récits familiaux de mes oncles et de mes tantes, jusqu'à aujourd'hui encore puisque certains sont heureusement encore de ce monde, énormément d'histoires qu'on raconte à propos de mon père dans ma famille française. Il avait été adopté, adoré comme un fils, ma grand-mère l'appelait son fils. Et tout le monde dit toujours que c'était un très grand homme,

qu'il était d'une curiosité absolument épuisante. Ma grand-mère et ma mère disaient qu'on ne pouvait pas entreprendre quelque action que ce soit sans qu'il se propose de la faire à votre place… alors que, souvent, il ne savait pas faire mais en faisant, il apprenait à faire. Et une fois qu'il avait appris à faire, on se rendait compte, très vite, que ça rentrait dans un roman, quelques jours, quelques semaines, quelques mois plus tard. Il empruntait beaucoup, comme vous faites tous, vous êtes des voleurs, vous empruntez à votre environnement mais lui il allait plus loin, c'est-à-dire qu'il mettait vraiment la main à la pâte…

**Dany Laferrière :** Et il le faisait, pas sur un plan politique, mais c'était pour apprendre… C'est vrai que dans l'œuvre d'Alexis, on voit cette curiosité d'ailleurs, et j'aime beaucoup ce que vous dites : il ne sait pas et puis il apprend… Il sait, et il dit ce qu'il ne sait pas non plus. J'avais cette idée-là en lisant ses livres, je me suis demandé, surtout dans *les Arbres musiciens*, si toutes ces fleurs, tous ces arbres qu'il décrit, il les connaissait ? Mais je suis sûr qu'il a dû, et je crois que René Depestre décrit que, sur sa table de travail, il y avait des monographies. Donc c'était quelqu'un qui pensait que l'œuvre littéraire ne naissait pas parce qu'on a regardé par la fenêtre et que l'inspiration est venue mais qu'il fallait, non seulement apprendre dans la vie réelle, quotidienne, concrète, ordinaire, mais aussi qu'il fallait apprendre dans les bibliothèques. J'avais un oncle qui disait que si jamais vous avez une panne en écrivant, ouvrez n'importe quel livre, prenez une phrase, volez-la, faites payer les riches ! Et je sentais qu'Alexis n'avait pas beaucoup de morale là-dessus, et c'est ça qui m'intéressait avec lui, il y avait ce côté jeune homme qui était extrêmement intéressant, on sentait qu'il y avait de l'audace. L'audace était fondamentale dans sa perception de la vie.

Mais pour revenir à Alexis, à Alexis que vous n'avez pas connu, c'est-à-dire, celui qu'on a connu en Haïti après la mort en 1961 ; c'est-à-dire rien ! Moi je suis né en 1953 (donc pas trop jeune mais quand même) et plus tard j'entre à l'école à Port-au-Prince, on étudie la littérature haïtienne. Malgré le fait qu'il y avait, quand même, un chapitre dans l'ouvrage de Raphaël Berrou et de Pradel Pompilus sur Alexis, personne n'en parlait ! Le mot était tabou ! On ne disait pas le nom d'Alexis. Roumain naturellement revenait dans tous les devoirs, et pourtant Roumain avait aussi fondé un parti communiste haïtien. Il y avait surtout Jean Price-Mars, dont on posait chaque année au baccalauréat une question sur *Ainsi parla l'oncle*, le grand ouvrage d'anthropologie, de folklore ou de savoir populaire. Dans ce livre, on a trouvé pour la première fois le terme de « négritude » : il n'est pas de Césaire mais de Price-Mars, en 1928. Il y avait cela qui revenait, et il y avait toujours la même question stupide sur Etzer Vilaire : est-il un poète national ou un poète de l'exil dans son propre pays ? Enfin, des choses comme ça, qui revenaient sous Duvalier, mais jamais le nom d'Alexis n'était prononcé, jusqu'à ce qu'il y ait deux noms qui ne soient pas prononcés : Alexis et Marie Chauvet !

Jusqu'à ce que, jeune adolescent, je tombe par hasard chez quelqu'un sur le livre *Compère général soleil*. Le livre n'était pas distribué en Haïti, le nom pas prononcé, le *black out* total. Vous pouvez vivre dans ce pays, être un de ses plus grands écrivains et avoir des livres connus des gens à l'extérieur mais dans le pays, c'est le *black out* total.

Parce qu'Alexis était quand même le rival de François Duvalier, paraît-il, c'est ce qu'on dit, ce sont des rumeurs. Quand Alexis est mort, François Duvalier était en train d'écrire. Il écrivait une œuvre d'ailleurs qui s'appelle *Œuvres essentielles*, dont le premier tome était, je crois, *Mémoires d'un leader du Tiers Monde*.

Les *Œuvres essentielles*, c'était un *best-seller*, ça veut dire que tous les employés étaient obligés de l'acheter. Enfin, acheter, non ; acheter, ça veut dire payer. Non : on prend l'argent sur votre chèque et c'est automatique ! Je me souviens de ma tante Renée, elle disait : « Mais je suis d'accord d'acheter les *Œuvres essentielles* mais pourquoi doit-il nous donner les livres ? On peut prendre mon argent, mais ne me donnez pas ces livres : je ne veux pas

les lire ! » Je me souviens aussi de notre ami Léon Laleau qui les appelait les « Œuvres et sans sel ».
Donc, les *Œuvres essentielles* de Duvalier étaient là et Duvalier avait confié à Gérard de Catalogne qui était un peu, je ne sais pas…, sa plume, le soin d'aller en France et d'essayer d'avoir quelques grands noms qui pourraient parler de ce livre, parce que Duvalier avait quand même un but, celui d'être un écrivain. Un intellectuel-président. Catalogne avait quand même réussi à voir des gens. Il y avait dans la revue *Historia* un grand article d'un des grands anthropologues, Marcel Griaule. Il avait déjà écrit un grand article sur les livres de Duvalier, dont la plume n'était pas si mal… qu'on le dit. Et donc ça marchait ! L'argent était donné, il y avait beaucoup d'argent qui était distribué, *Paris Match* allait sortir un grand truc…
Poup ! Alexis meurt, dans les conditions qu'on ne sait pas. Alors il paraît que Duvalier a dit : « C'est fini ! » C'est-à-dire : fini pour moi toute prétention littéraire. Un peu comme après la mort de Federico García Lorca, Franco, qui aurait bien aimé être un poète : « Il n'y a plus de chance ! » C'est-à-dire : je serai toujours, à vie, l'assassin de Jacques Stéphen Alexis.

**Dominique Obas :** Étant la fille d'un tel homme, avez-vous été imprégnée de tout son contenu dès la petite enfance ou bien est-ce qu'à un certain moment, comme il a disparu et que ça a dû être douloureux pour sa famille, on a tu son œuvre ?

**Florence Alexis :** Non, pas du tout. La raison pour laquelle je suis là est, probablement, que je suis restée toujours très proche d'Haïti, le lien a été noué absolument tout de suite, il n'a jamais été rompu. C'est très important de le dire et c'est une occasion pour moi de rendre hommage à ma mère dont on ne parle jamais, qui est dans l'ombre, et qui nous a quittés l'année dernière et qui a fait un travail extraordinaire. D'abord du vivant de mon père jusqu'à peu près mes dix ans, puisque je suis née en 1951, il y avait énormément de vie haïtienne à la maison. Je suis née, comme on dit chez nous « les Alexis », dans les feux des discussions littéraires et politiques, dans les fâcheries, dans les cris, dans les discussions entre Roger Anglade, Roger Gaillard, Edriss Saint-Amand, René Depestre… qui me gardaient, qui faisaient du baby-sitting quand mes parents sortaient. Voilà dans quoi j'ai grandi. On vivait dans une espèce de petit studio que mon père avait comme étudiant. Donc ça, c'est la première partie, j'ai grandi dans une ambiance très haïtienne et le créole a été, avec le français, la première langue que j'ai entendue, même si je ne le parle pas, c'est une musique qui m'est très familière.
Puis vient la mort, la disparition de mon père – parce qu'on oublie de dire… on affirme … moi je n'affirme pas grand chose, sinon qu'il disparaît en avril 1961 – et on va mettre très, très longtemps à découvrir les vagues circonstances de sa mort, qu'on a pu à peu près réunir aujourd'hui. Donc pendant les deux années, de 1961 à 1963, il faut vous mettre dans l'esprit que nous ne savons pas où est Jacques Stéphen Alexis. Souvent aujourd'hui, quand on voit des initiatives de groupes d'écrivains, d'intellectuels qui s'émeuvent de la disparition d'un artiste, je pense à cette période où ma mère et moi allions de rendez-vous en rendez-vous puisque je l'accompagnais, j'avais onze, douze ans. On allait à l'ambassade d'Haïti, on allait chez Gallimard, on allait chez des avocats, on avait rendez-vous avec Aragon, et personne ne savait, personne ne pouvait nous répondre. Le plus dur, c'était l'ambassade d'Haïti, il faut le dire : ça, c'était gratiné. Et donc voilà, il y a eu cette période de deux ans… Mais déjà ça montre l'attitude de ma mère. D'abord elle m'emmène absolument partout, je suis au courant de tout, je prends les coups avec elle, on prend les mauvaises nouvelles, en tout cas l'incertitude, ensemble. Dès ce moment-là, ma mère m'éduque dans l'idée que je suis Haïtienne alors que rien ne l'obligeait à le faire, elle me transmet tout ce qu'elle peut. Il se trouve que j'ai, en plus, un petit frère en Haïti, puisque juste avant sa mort mon père a eu un petit garçon. À ce moment-là, ma mère m'éduque en me disant : « Tu as un jeune frère et ta responsabilité va être de t'occuper de lui. »

Pour répondre à ta question, voilà comment j'ai été éduquée par rapport à Haïti. Mon lien avec Haïti, je n'ai pas eu le besoin de le construire, il a été tissé par mes parents depuis le moment où je suis née jusqu'au jour d'aujourd'hui où je vous parle.

**Dominique Obas :** Quand on lit Jacques Stéphen Alexis, on constate qu'il a eu effectivement un désir de récupérer beaucoup de l'Occident, tout en le rejetant d'ailleurs. Il le dit clairement : « J'ai puisé de l'Occident », en précisant : « pas l'Occident bourgeois ». En même temps, il dit : « Je ne peux pas nier que l'Occident m'a beaucoup donné. » Il cite Shakespeare, Beethoven, Cervantès, Dostoïevski, Gorki, etc. Est-ce qu'à un certain moment, comme dans *l'Espace d'un cillement*, on ressent, en tant qu'écrivain, cet espèce de *melting-pot* international, très occidental, et qu'il a « insularisé » ?

**Dany Laferrière :** Oh oui, totalement ! Mais il faut dire qu'à l'époque, il y avait un savoir occidental communiste. Ce n'était pas une plaisanterie ! On avait divisé les choses en deux : il y a des choses qu'il fallait lire, des choses qu'il ne fallait pas lire. Les choses qu'il fallait lire, ce sont les choses qui nous menaient sur la voie de la lumière du peuple, du prolétariat, de la délivrance du prolétariat ; et les choses qu'il ne fallait pas lire, c'étaient les choses intéressantes qu'il fallait lire chez soi le soir très tard, en veillant bien à ce qu'aucun militant ne soit dans le coin ! Parce que je ne pense pas qu'on soit écrivain – militant, oui – mais je ne pense pas qu'on soit écrivain et qu'après qu'on vous a dit que Rimbaud est un poète bourgeois, on ne lise pas Rimbaud. On lit, vous savez, et c'était très très clair et très très dur... C'est vrai que Haïti est né dans une convulsion, la convulsion coloniale, il y avait déjà la présence de l'Occident à la naissance même de ce pays et, en Occident, absolument fascinant, parce que qui en Europe disait combien il était raffiné et, dans la colonie, si loin, il pouvait laisser un peu étaler tous ses désirs, ses fantasmes… On était loin des salons d'Europe. Donc c'est un Occident vu, euh... disons... de derrière !

Voir le derrière de l'Occident, c'est un vieux rêve. On a vu le bon côté, le côté qu'il cachait. Alors que le visage, la face était donnée dans les salons européens, nous, on voyait le derrière de l'Occident, qui était particulièrement intéressant, et qui donnait une autre lecture, la lecture des intellectuels du Tiers Monde des œuvres occidentales. Quand je lis Rimbaud, je ne peux le lire en oubliant qu'il a été marchand d'armes en Afrique. Je pense qu'un jeune homme à Paris peut même voir une aventure, l'aventure éthiopienne. Mais moi, je ne peux pas voir ça comme une aventure ; je vois des hommes, l'Abyssinie, je vois l'affaire, je ne marche pas dans ce côté romanesque. Mais ça ne m'empêche pas de lire *le Bateau ivre*... Donc, j'avais les deux, l'admiration, et en même temps je savais que tout ce luxe verbal était soutenu par l'énergie des esclaves ! Et je pense qu'Alexis avait cela aussi, en plus de la vision communiste. Il y avait le point de vue des anciens esclaves, il en était d'ailleurs très soucieux. Ajoutez à ça sa grande passion pour les Amérindiens, la culture indienne qu'il voulait à tout prix mettre dans sa littérature. L'ensemble donnait une certaine richesse, un scintillement, cette façon qu'il a de tout mettre ensemble et d'en faire un maelström culturel.

**Florence Alexis :** Je veux ajouter juste une petite chose : je pense qu'avec le temps on peut poser un autre regard là-dessus. Je pense que c'est un travail de synthèse mais toute la culture haïtienne est un travail de synthèse. L'œuvre d'Alexis n'échappe pas à ça. Il va chercher des bribes absolument partout pour composer cette langue, cet univers qui va être le sien, comme chacun des écrivains haïtiens a pu le faire à son époque. Et là, vraiment, je pense que ce qui fait encore la modernité de certains textes, c'est justement ça, c'est quelque part une synthèse qui est réussie.

Il y a l'Occident dans l'histoire haïtienne, il y de l'Afrique, le monde amérindien, l'Amérique… On ne peut pas faire sans ça et on ne peut pas découper ou extraire une partie. Je pense que c'est important de le voir comme un tout, parce que c'est la modernité, c'est pour ça que l'expérience

haïtienne est une expérience de la modernité, c'est parce qu'elle est composite et elle est annonciatrice de tout ce qu'on vit, nous, aujourd'hui. On a vécu, on a eu une expérience, nous, les Haïtiens, en avance ; c'est ce qui la rend aussi compliquée et aussi douloureuse en même temps.

**Dany Laferrière :** D'ailleurs elle est moderne, cette œuvre, quand il oublie les diktats du parti. Parce qu'il y a des passages dans *Compère général soleil* qui endorment, oh la, profondément…

Courtoisie archives familiales du Fonds Jacques Stéphen Alexis

**Florence Alexis :** … qui ont pris un coup de vieux.

**Dany Laferrière :** … qui t'endorment profondément et tu ne te réveilles même pas ! Alors qu'il n'y a aucun passage qui endorme dans *l'Espace d'un cillement*, dans *Romancero aux étoiles*. On oublie d'en parler mais c'est un très joli livre.

**Florence Alexis :** Oui, c'est un livre qui m'est dédié…

**Dominique Obas :** On sait qu'Alexis avait horreur des vieux, il paraît qu'il avait une peur bleue des vieux.

**Florence Alexis :** Non, il y a simplement un texte qui est très connu, un texte fondateur et qu'il écrit très très jeune, je pense à la veille de la révolution de 1946, et qui s'appelle *Lettre aux Hommes Vieux* [voir page 65] et qui est un texte incendiaire ! Effectivement, il a une très très grande colère, mais on peut comprendre. On sait pourquoi, nous qui sommes passés par cet âge-là ou qui avons des enfants de cet âge-là, on sait bien que ce sont des âges où l'on peut avoir de grandes colères et où les vieux vous agacent.

**Dominique Obas :** Cela donne l'impression que, effectivement, il n'avait peur de rien. Tout comme dans la lettre à François Duvalier de 1960. C'est d'une telle insolence qu'on se demande comment on n'est pas venu l'arrêter immédiatement. Je cite un petit passage assez intéressant, qui retrace vraiment l'ambiance de l'époque : « La limitation de mes mouvements, de mes travaux, de mes occupations, de mes démarches ou de mes relations en ville ou à la campagne n'est pas pour moi une perspective acceptable. Je tenais à le dire. » Ou encore : « J'en ai pris mon parti, car la Police, si elle veut, peut bien se rendre compte que la politique des candidats ne m'intéresse pas. La désolante et pitoyable vie politicienne qui maintient ce pays dans l'arriération et le conduit à la faillite depuis cent cinquante ans n'est pas mon fait. J'en ai le plus profond dégoût, ainsi que je l'écrivais, il y a déjà près de trois ans. »

**Dany Laferrière :** Alexis était chef de parti, il avait fondé le PEP, le Parti d'entente populaire. Il était

chef de parti d'abord ; ensuite, il était le fils de bourgeois intellectuels et traditionnels et noirs, et aussi des « Gonaïves », c'est-à-dire de la « cité de l'Indépendance ». Donc cette arrogance-là, c'est une arrogance des « en droit » : c'est Jacques Stéphen Alexis, fils de Stéphen Alexis, qui parle à Duvalier. Et des choses ainsi, il y a ça dans la tradition haïtienne. Alexis était en danger mais ne se sentait pas en danger. Il faut dire aussi que Duvalier va prendre le pouvoir de façon dictatoriale en 1963, quand il va devenir président à vie et qu'il va dire cette phrase qui ressemble d'ailleurs à Ivan le Terrible : « Vous me dites dictateur ? Vous allez voir ! » Donc, avant ce moment-là, le mot Duvalier est un mot global, massif et impénétrable, alors que c'est quelque chose, c'est un mot qui s'est fait au fil du temps, sa densification s'est faite au fil du temps.

Donc, il faut le prendre par étapes. Quand Alexis écrit cette lettre, c'est une lettre qui tient de ses textes fondateurs, qui a des origines avec Rimbaud. Souvenez-vous de la lettre aux vieux bonhommes de Rimbaud, les « assis ». La lettre d'Alexis fait partie d'un discours lié à l'histoire haïtienne, liée à la chevalerie haïtienne, mais celle des « en droit ».

**Florence Alexis :** Tout à fait. J'ajouterai même une chose, ça me revient en parlant : quand j'ai ouvert le dossier que ma mère m'a remis, il y avait beaucoup de lettres, y compris à Gaston Gallimard. C'est un personnage absolument considérable de l'histoire de l'édition française, une espèce de statue du commandeur de l'édition en France. J'ai retrouvé des lettres de mon père à Gaston Gallimard, je ne sais pas où il a trouvé l'audace, parce que dans les années 1950, Gaston Gallimard est déjà un grand Monsieur, et déjà ses fils travaillent avec lui. Or, lui ne s'adresse manifestement qu'au patron et on lui reproche telle ou telle petite chose et il s'en justifie, mais avec une insolence ! Une moquerie ! Et il prend les choses de tellement haut !

Quelque part, quand on lit la lettre à Duvalier, c'est à peu près le même ton. Il y a une forme de désinvolture, d'assurance absolue. Je ne suis pas sûre qu'il y a de l'arrogance, je pense que c'est très tranquille.

**Dominique Obas :** Mais en même temps, on se demande s'il est utopique. J'ai lu d'ailleurs des lettres adressées à Jacques Stéphen Alexis après sa mort. Franketienne, par exemple, dit : « On a un artiste, on avait un médecin, on avait un homme mais Jacques Stéphen Alexis a eu tort de se présenter ce fameux jour avec les hommes qui l'accompagnaient, on ne refait pas l'histoire mais voilà ... c'est l'individu. »

**Dany Laferrière :** On n'y peut rien, il est mort et c'est ça le problème, bien sûr. Pendant longtemps, je l'ai insulté devant mon miroir. Enfin on avait quelqu'un qui pouvait prétendre au Nobel. On en avait besoin du Nobel : c'est comme marquer un but en finale de Coupe du monde, en littérature. On avait besoin de gagner un grand match et, visiblement, ce jeune homme, il est mort quand même à trente-neuf ans. Vous savez, quand il a publié, c'était sous la direction de Jean Paulhan. Paulhan avait l'habitude de refuser, il vous envoyait des lettres en disant, à des écrivains publiés, comme Malraux : « Votre livre est si bon que je ne le publierai pas. » C'était une sorte de fou, et il était considéré comme le grand lecteur, comme « la » référence au comité de lecture de Gallimard. Pour que Paulhan publie quatre livres d'un écrivain qui n'a pas de parents, même si Alexis se croit d'Artagnan… Pour publier quatre livres d'un jeune écrivain à la suite, quand la littérature chez Gallimard, c'est une affaire de forteresse… On n'est pas publié parce qu'on a du talent, tout le monde peut avoir du talent. On est publié parce qu'on a au moins du talent, ça, c'est le minimum, ensuite on a au moins de la famille, ensuite on est « Chose », ensuite on a du réseau, ensuite ça fait longtemps, ensuite votre grand-père n'a pas été publié, etc. Non, ce n'est pas une publication normale. Un jeune écrivain africain qui publie trois livres chez Gallimard, il est ministre ; quatre livres, il est président ; deux livres, il est ambassadeur en Belgique ! C'était ça à l'époque,

c'était une Bourse : la Bourse de Gallimard. On savait très bien comment les valeurs montaient et descendaient. Et voilà ce jeune homme arrogant ! Mais l'arrogance, on ne peut pas faire autrement, c'est une élégance de l'esprit. Aussi arrogant que Fanon quand il a rencontré Simone de Beauvoir et Sartre. Je pensais que c'était une fable mais on trouve l'histoire dans un gros livre d'interviews sur Sartre sorti chez Grasset. Sartre devait faire la préface, qu'il a faite d'ailleurs, aux *Damnés de la Terre*. Fanon parle avec Sartre et Simone de Beauvoir depuis peut-être à peu près midi et il est cinq heures du matin. Les gens, épuisés, vont dormir. Fanon dit : « Mais c'est quoi ces intellectuels qui n'arrivent pas à passer trois jours sans dormir ? » C'était Sartre qui prenait de la benzedrine et ce sont ces types-là qui sont arrogants…

Moi-même, quand j'ai publié *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, j'arrive à Paris, un livre en main. J'appelle Belfond, aux éditions Belfond. La secrétaire répond et demande « Vous voulez parler à qui ? » Je dis : « Eh bien je veux parler à Pierre ! » Elle me dit « Vous voulez dire à monsieur Belfond ? » « Écoutez Madame je suis communiste, je ne peux pas appeler quelqu'un monsieur ! » Elle m'a cru ! Elle a dit : « Ah, si vous êtes communiste… » et puis elle est allée chercher Belfond. Je ne peux pas appeler quelqu'un « monsieur », je ne peux pas dire « camarade », on n'est pas dans le même « comité », on n'est pas dans le même parti, mais au moins, c'est Pierre, je veux parler à Pierre !

Et puis Belfond est arrivé. Il a trouvé ça bizarre, parce que pour ceux qui connaissent l'édition française, on ne parle pas au patron : on parle à un directeur de collection. Et là, il me parle, il trouve ça tellement bizarre qu'il me fait venir, il me donne rendez vous. « Je vous rencontrerai avec plaisir vendredi. On a un comité de lecture, je pourrai vous présenter. » Et j'ai dit : « Écoutez, je pars mercredi. Il faudrait que ce soit mardi ! ». Ce n'était pas vrai mais je me suis dit : s'il remonte ça jusqu'à vendredi, il aura le temps de se réveiller ! Parce que le vaudou ne marche pas toute une semaine ! À chaque fois que je raconte ça à des amis, même africains, ou à des amis à Montréal, ils sont toujours étonnés, ils se demandent d'où ces gens-là prennent toute cette arrogance, cette insolence. Je dis que ce n'est pas de l'insolence, quand même ! Non ! Je suis tout de même le fils de la deuxième République en Amérique ! Il ne faut pas jouer avec ça ! C'est Haïti, c'est le premier pays qui a reconnu la Belgique, quand la Belgique est devenu un pays, il ne faut pas plaisanter !

**Dominique Obas :** Avec la même devise d'ailleurs : l'union fait la force.

**Florence Alexis :** Les lettres d'Alexis commençaient par « Mon cher Gaston ». Connaissant la maison Gallimard, puisque je l'ai fréquentée toute mon enfance, je peux vous dire qu'il n'y a pas grand monde chez Gallimard qui appelle Gaston « Gaston ». Le reste des lettres, c'est à mourir de rire, mais bon… Pour revenir vraiment au parcours de l'artiste, j'ai d'une autre manière accompagné beaucoup d'artistes dans ma vie, notamment beaucoup de peintres et de plasticiens. Pour les jeunes, pour ceux qui débutent, il y a vingt, vingt-cinq ans, j'ai toujours remarqué une grande confiance en soi, qui est absolument indispensable pour un artiste qui débute. Pour quelqu'un qui commence sa carrière, s'il n'a pas une très grande foi en son propre travail, il n'y a aucun moyen d'en convaincre les autres. C'est donc très important pour eux, que ce soit un écrivain, que ce soit un peintre, un musicien, de venir avec cette espèce de fermeté, de solidité vis-à-vis de son propre travail, avec un brin de provocation. Cela fait aussi partie du jeu, de l'art.

Je ne l'appellerai pas arrogance parce que je pense que c'est vraiment un appui indispensable à un jeune artiste. Même si cette confiance en soi est plus ou moins jouée ; peut-être qu'ils doutent un peu plus qu'ils n'en ont l'air. N'empêche qu'au moment crucial, c'est indispensable et c'est comme ça que mon père a été éduqué. Il a été édité chez Gallimard en un peu moins d'une semaine. Les notes de lecture sont absolument dithyrambiques. Ça a créé énormément de jalousie, parce que dans les années

1950, il est le seul écrivain noir de chez Gallimard et il l'est resté très longtemps, il y a eu très peu d'écrivains ou africains ou antillais qui ont été publiés par Gallimard. Encore une fois, je n'appellerai pas ça de l'arrogance, c'est vraiment un désir, un besoin, non une nécessité, de s'affirmer quand personne ne croit encore en vous.

**Dominique Obas :** Pour vous Florence, fille de Jacques Alexis, la boucle est-elle bouclée aujourd'hui ?

**Florence Alexis :** Non, la boucle n'est pas bouclée. J'ai un fils qui s'appelle Stéphen, qui a passé des examens hier, avec son professeur d'histoire qui lui a demandé, alors qu'il s'appelle Ndiaye : « Je vous parle de Saint-Domingue, ça a l'air de vous intéresser. Mais comment ça se fait ? » Il lui a répondu : « Bon, je m'appelle Ndiaye mais mon histoire est beaucoup plus compliquée que ça… », et il commence à énumérer : Stéphen Alexis, Jacques Stéphen Alexis, son grand-père espagnol… Il commence à donner tout son pedigree, apparemment avec beaucoup de fierté. Donc je pense que l'histoire continue simplement. Je suis très reconnaissante encore une fois à Pascale [Monnin] et à James [Noël]. Et au travail que vous avez aussi accompli, Dominique [Gillerot], Ann [Gerrard] et tous ceux que je ne connais pas, parce qu'il y a un nouveau jalon qui est posé. Il y a eu la réédition dans les années 1980, qui fait qu'encore aujourd'hui les jeunes peuvent lire Alexis. Il y a quelques années, le travail que tu as bien voulu faire, Dany, dans *le Magazine littéraire*. Tu as mis fin à un très long silence. Et puis, aujourd'hui, ce coup de chapeau d'*IntranQu'Îllités*. Et je pense qu'il y aura d'autres jalons comme ça.

Je voudrais finir par vous raconter une petite histoire, très rapide. Il y a quatre à six ans, je suis partie dans une équipée incroyable vers la Floride avec Gérald Bloncourt qui est ce grand photographe haïtien qui a offert beaucoup de photos qui sont dans la revue et qui a quatre-vingt et quelques années. Je vais, à l'invitation d'une association haïtienne, à Fort Lauderdale, pour rendre un hommage à Jacques Alexis. Après beaucoup d'aléas, on finit par y arriver. On est invité à l'université de Floride à une soirée haïtienne : lecture de textes, etc. Je suis fumeuse, pas forcenée mais je suis fumeuse, et avant d'entrer dans la salle, comme à l'époque on pouvait encore fumer en France mais qu'à l'université il fallait fumer dehors, je suis allée fumer une cigarette dans le jardin. La nuit tombe. Dans l'obscurité, assise sur un banc, j'entends, pour ceux qui la connaissent, un extrait de la préface que j'ai écrite à Jacques Alexis dans *l'Espace d'un cillement*, qui s'appelle *Lettre à Jacques soleil*. J'entends cette lettre mais en anglais. Je suis dans le noir et je me demande : qu'est ce que c'est que cette magie ? Je marche, je cherche d'où viennent les voix, deux jeunes voix… et je tombe sur deux jeunes Haïtiens qui sont nés aux États-Unis, des jeunes rappeurs, beaucoup beaucoup de talent et qui avaient pris la préface, la lettre que j'avais écrite à mon père, qui l'avaient traduite en anglais, qui en avaient fait un rap et qui étaient en train de répéter dans le noir, à l'écart, avant de venir sur la scène de l'université pour se produire devant la communauté haïtienne qui était là !
Voilà : il n'y a pas de boucle, ça ne finit pas.

**Dominique Obas :** Il y a une spirale…

**Florence Alexis :** … et il ne faut pas que ça finisse.

**Dany Laferrière :** … et c'est ce que les pouvoirs craignent, que les écrivains durent plus longtemps que les dictateurs. Pour finir, je dirai ce que Hugo a dit de Tacite : les hommes comme Alexis sont malsains pour les pouvoirs.
C'était le mot de la fin !

Courtoisie archives
familiales du Fonds
Jacques Stéphen Alexis